

BURNS, Robert Ignatius, s.j., *The Jesuits and the Indian Wars of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1966. 515 p. \$10.00. Ill., cartes, index, bibliographie.

Léon Pouliot

Volume 20, numéro 3, décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302592ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302592ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pouliot, L. (1966). Compte rendu de [BURNS, Robert Ignatius, s.j., *The Jesuits and the Indian Wars of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1966. 515 p. \$10.00. Ill., cartes, index, bibliographie.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20 (3), 451–454. <https://doi.org/10.7202/302592ar>

BURNS, Robert Ignatius, s.j., *The Jesuits and the Indian Wars of the Northwest*. New Haven and London, Yale University Press, 1966. 515 pp. \$10.00. Ill., cartes, index, bibliographie.

Cet ouvrage est le fruit de vingt années de travail et de recherches consciencieuses dans les dépôts d'archives civiles, militaires et religieuses d'Amérique et d'Europe. Les Jésuites de l'Orégon possèdent une documentation contemporaine immense, dont les éléments les plus importants ont été inventoriés et parfois publiés par le P. Burns lui-même. Avant d'entrer dans le vif du sujet, l'auteur nous en présente les éléments essentiels; limites du vaste champ d'apostolat de l'Orégon des années 1840, population des tribus indiennes qui l'habitaient; préparation et esprit que les Jésuites apportaient à cet apostolat; insurmontables difficultés de compréhension entre les Indiens et les Blancs. On a dit de ces trois chapitres qu'ils méritaient d'être considérés comme classiques sur le sujet, tant ils sont riches de substance et tant ils aident à comprendre la suite des événements.

Avant la fixation des limites occidentales entre le Canada et les Etats-Unis du Nord-Ouest (1846), ce qu'on appelait l'Orégon avait une superficie de 285,000 milles carrés, un dixième de l'étendue des Etats-Unis et était sensiblement égal à la France, à l'Allemagne, à l'Espagne et à l'Italie réunies. Les

officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson en estimaient la population à quelque 100,000 âmes, chiffre que l'auteur trouve manifestement exagéré. On y comptait 125 tribus diverses, dont 56 étaient incapables de communiquer entre elles par le moyen de la parole.

Comment ces peuples païens en sont-ils venus au désir de connaître le Dieu des Blancs ? Le P. Burns n'ignore pas qu'en 1825, la Compagnie de la Baie d'Hudson envoya quelques jeunes Indiens à l'école de théologie élémentaire protestante de la Rivière-Rouge; il sait également que l'un d'eux, Spokane Gary, de retour dans son pays en 1829, y bâtit une église et y devint comme le premier prédicateur du christianisme auprès des siens. Mais avant cela, le grain de blé avait été jeté en terre, et par qui ? Par les "ubiquitous French Canadian voyageurs", qui n'étaient pas toujours d'excellente qualité morale; mais surtout par les Iroquois catholiques de Caughnawaga. Plusieurs de ceux-ci venus en Orégon comme employés des grandes compagnies de fourrures, la Nord-Ouest et la Baie d'Hudson, s'établirent finalement à demeure dans la tribu des Têtes-Plates. Il y en avait déjà en 1800: "But the most pervasive, lengthy and intense influence was that of the Iroquois Indians. These were formidably Catholic, and were descendants of those converts who had moved up to the Canadian missions in large numbers to practice their faith freely" (16). Le plus célèbre d'entre eux, Ignace La Mousse, arrivait en Orégon vers 1816, à la tête d'un groupe de 24. Il n'est donc pas étonnant qu'en 1825, diverses tribus aient manifesté à sir George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, leur désir d'en savoir davantage sur le Maître de la vie des Français et sur les Robes Noires (15). De 1831 à 1839, quatre délégations de Têtes-Plates se rendirent à Saint-Louis, Mo., en quête de Robes Noires et ils étaient dirigés par des Iroquois parlant français. Ils furent bien servis. Car en 1840, le P. Pierre De Smet était envoyé dans le Nord-Ouest. Il y demeura six ans: temps de reconnaissance des lieux, des tribus, et temps d'organisation. Car il devait y revenir plus tard.

Les Jésuites avaient d'abord rêvé d'établir en Orégon des Réductions sur le modèle de celles du Paraguay. L'expérience allait bientôt démontrer que ce mode d'apostolat était irréalisable dans le Nord-Ouest. Ils adoptèrent le système des résidences centrales avec église, écoles, etc., et rayonnement individuel dans les limites des tribus qui leur étaient confiées. Après quelques tâtonnements, les missions d'Orégon dépendirent direc-

tement du Général de Rome, qui les rattacha à la province italienne de Turin; mais son personnel était international. Ainsi en 1859, les 13 missionnaires de l'Orégon étaient répartis comme suit: 3 Italiens, 3 Belges, deux Suisses, deux Hollandais, un Allemand, un Maltais et un Irlandais. Tous religieux d'une belle culture, d'un zèle remarquable, et dont plusieurs avaient été mis en disponibilité par les persécutions qui s'abattaient alors sur la Compagnie en Europe.

Les Jésuites établirent ainsi tout un réseau de postes missionnaires que le Supérieur visitait régulièrement. Les administrateurs civils et les militaires que les hasards ou les besoins de la guerre mettaient en contact avec les Pères et avec leurs œuvres, admiraient sans réserve les résultats de leur travail auprès des Indiens, jugés et condamnés d'avance par les Blancs comme incapables de toute discipline et de modération. Le seul P. De Smet, disait l'un d'eux, est plus efficace pour établir et maintenir la paix entre les Indiens et les Blancs qu'une armée rangée en bataille. Et, en effet, au dire des soldats et des généraux américains les plus farouches, les Jésuites furent dans les guerres du Nord-Ouest de très efficaces, et en plus d'un cas, d'irremplaçables pacificateurs. Non pas qu'ils fussent des pacifistes dans le sens péjoratif du mot, ni qu'ils fussent gagnés à la rapide et massive immigration des Blancs au Nord-Ouest. En leur âme et conscience, ils étaient acquis à la cause des Indiens; ils aimaient ceux-ci profondément, comme en témoigne toute leur vie. Mais ils comprenaient mieux que leurs néophytes que devant la volonté de conquête de l'armée américaine, toute résistance était futile. En se servant de leur influence et de leur prestige pour maintenir les néophytes dans un état de loyale neutralité, ils protégeaient leurs intérêts temporels et spirituels, dans la mesure du possible, et ils en assuraient la survie. Leur mérite est aujourd'hui reconnu par les historiens américains. Pour ne citer qu'un exemple, si la guerre des Nez Percés de 1877 n'a pas dégénéré en un soulèvement général qui aurait amené l'écrasement de toutes les tribus, on le doit au jésuite italien Joseph Cataldo.

L'ouvrage est écrit d'une plume alerte et même élégante. Les notes infrapaginales sont réduites à leur plus simple expression. Mais l'auteur a l'art et le talent d'insérer dans le texte la substantifique moëlle des sources contemporaines. Le livre se termine par une bibliographie de 32 pages, par un index onomastique et par un choix judicieux d'illustrations: hommes d'Etat, militaires, jésuites, chefs indiens qui méritent de survivre

dans la mémoire de la postérité; scènes de la vie du Nord-Ouest, reconstitution d'épisodes guerriers, dues au pinceau du soldat et artiste-peintre Gustave Sohon. Un livre qui fait honneur à l'auteur et à l'historiographie américaine.

LÉON POULIOT, S.J.